

vapeurs tristes et blanches qui flottent comme des écharpes de fantômes ou des linceuls abandonnés...

Et ceci, et cela, nous permet à quatre-vingts ans de distance de reconstituer pour nos imaginations, avec l'exactitude des choses et l'affolement des êtres, la nuit et l'aube de l'exhumation, on serait presque tenté de dire : de la Résurrection.

Le soir du 14 octobre, comme le travail funèbre ne devait commencer qu'après minuit, l'ancien grand-maréchal Bertrand et le général Gourgaud, accompagnés de leurs domestiques, Forfert et Coursot, allèrent demander asile à la famille Dickson, à Hutsgate, où avait, aux premiers temps de la captivité, résidé la famille Bertrand. Un peu avant minuit, Gourgaud, le premier, prit congé de ses hôtes. Le petit Dickson alluma une lanterne et tous deux, l'homme et l'enfant, gagnèrent la route.

La nuit du 14 au 15 octobre, quoique humide et voilée, était éclairée par un peu de lune : une lueur de cierge. Gourgaud, en manteau et en bottes, précédé de son guide et du falot, suivit la route, pendant quelque cent mètres, jusqu'à l'embranchement du tombeau. Puis il prit le chemin raide et rocailleux qui conduit à la vallée et où il lui fallut tâtonner parmi les ornières et les flaques. Mais bientôt retentissait le cri d'arrêt d'une sentinelle. Un officier s'avança. Le général se fit reconnaître et put pénétrer, seul, dans l'enceinte du domaine réservé au mort. « Le plus profond silence y régnait, a noté Gourgaud, il n'y avait d'être vivant que moi. » On s'imagine l'homme, soldat rude avec des sensibilités d'enfant, errant sous les cyprès et les sapins dans l'obscurité et la pluie, étreint à la gorge par l'odeur de térébenthine des branches mouillées. Ce n'est pas en vain que l'on approche Napoléon dans la solitude et le silence. L'imagination s'émeut dès que l'on prolonge une méditation devant le sarcophage des Invalides. Mais là-bas, loin de la vie, dans l'horreur nocturne de l'abandon, en cette vallée gémissante, berceau tourmenté d'une âme surhumaine, l'instant est aux hallucinations, et Gourgaud, dans son journal de 1840, avoue un saisissement soudain de tout son être... L'isolement, d'ailleurs, ne dure pas. Après quelques minutes, le général perçoit un bruit de voix qui le dirige du côté de la guérite du vieux soldat, à l'entrée de l'enceinte du tombeau. Il distingue des silhouettes, les Français de la mission venus ensemble en voiture de Jamestown. Le commissaire du Roi, M. de Rohan-Chabot, les a précédés. Il se trouve déjà sur le terrain réservé avec le commissaire anglais, le capitaine Alexander, des ingénieurs de la Reine, les soldats et les ouvriers qui prennent les dernières dispositions pour leur travail.

A minuit précis, tous ceux qui doivent être témoins de l'exhumation sont

introduits à l'intérieur de la clôture de bois où deux tentes-abris ont été dressées. Il y a là, outre le commissaire français et le général Gourgaud, le baron Emmanuel de Las Cases, Marchand, en uniforme d'officier de la garde nationale, l'abbé Coquereau et ses deux enfants de chœur, le commandant Charner, de la *Belle-Poule*, le commandant Guillet, de la *Favorite*, le commandant Doret, de l'*Oreste*, le docteur Guillard, chargé du rapport médical, les anciens serviteurs de Longwood rentés par le testament impérial : le piqueur Archambault, devenu l'un des huissiers du cabinet du roi Louis-Philippe ; Saint-Denis, le mameluck-bibliothécaire, maintenant bourgeois confortable de Sens ; le géant suisse Noverraz, le fidèle « ours d'Helvétie », petit propriétaire près de Lausanne, au *Clos Violette*, et le maître d'hôtel Pierron, établi dans la banlieue parisienne. Avec eux pénètrent dans l'enceinte le chef de la justice Wales et deux Yamstocks, M. Darling, le magasinier qui procura jadis les fournitures funèbres, et un serrurier qui, en 1821, souda l'enveloppe de zinc : l'un et l'autre ayant assisté à l'inhumation, on a pensé qu'il serait bon de consulter leurs souvenirs, car le rapport du gouverneur Hudson Lowe, que tient en main le capitaine Alexander, manque, sur quelques points, de précision suffisante.

Le prince, chef de la mission française, n'a point quitté son bord et l'on peut s'étonner de son absence en ce lieu et à cette heure. Dès le premier jour, Joinville avait offert ses équipages pour les travaux de l'exhumation

qu'il eût, en ce cas, dirigés en personne. Mais le général Middlemore étant, d'après les instructions formelles de son gouvernement, chargé lui-même, et sous sa responsabilité, de toutes les opérations jusqu'à l'arrivée du cercueil impérial au lieu d'embarquement, avait dû décliner les offres du prince. En conséquence, et malgré son désir certain d'assister aux scènes mémorables de cette nuit, Joinville a décidé de ne paraître sur la terre britannique, le 15 octobre, qu'à la tête des états-majors de ses bâtiments et dans une position qui lui permit de présider lui-même à tous les honneurs qu'il doit rendre à Napoléon. D'ordre du gouverneur, c'est le capitaine Alexander qui est chargé d'ouvrir le sépulcre. Il va s'acquitter de sa mission de manière à s'assurer la reconnaissance de tous les Français présents.